



Réouverture de Notre-Dame : les coulisses d'une cérémonie, objet de discussions sans fin entre le diocèse et l'Elysée

Par Laurent Carpentier dans [Le Monde](#), décembre 2024

RÉCIT « Le roman de Notre-Dame » (5/5). Républicain, ecclésial et télévisuel, tel sera le scénario en trois mouvements des cérémonies pour rendre la cathédrale de Paris au culte, les 7 et 8 décembre, en présence d'un parterre de chefs d'Etats et de prélats. Retrouvez les articles de notre série « Le roman de Notre-Dame » ici.

« *Portes, levez vos frontons, levez-les, portes éternelles : qu'il entre, le roi de gloire ! Qui est ce roi de gloire ? C'est le Seigneur, Dieu de l'Univers ; c'est lui, le roi de gloire...* » Le Christ entre dans Jérusalem. Ainsi se dénouent les cinq années de chantier qui ont suivi l'incendie de Notre-Dame de Paris : de sa crosse, Laurent Ulrich, l'archevêque, frappe aux portes de la cathédrale, déclenchant le chœur qui entonne son chant. Psaume XXIII, 7-10. C'est par le rituel des Rameaux que Notre-Dame de Paris est rendue au culte ce samedi 7 décembre. Utilisée traditionnellement pour la réouverture des cathédrales, la liturgie est en l'occurrence aussi une manière de reprendre l'histoire là où l'Eglise l'avait laissée : les flammes avaient embrasé l'édifice un 15 avril, lundi saint, lendemain du dimanche des Rameaux de l'an 2019.

« *Qui est ce roi de gloire ?* » Patrick Chauvet, l'ancien curé de Notre-Dame, muté à la Madeleine, a un petit sourire moqueur : « *Il ne faudrait pas que l'on pense qu'il s'agit de Macron.* » Pendant des semaines, voire des mois, le protocole de cette réouverture a été l'objet de discussions sans fin entre le diocèse et l'Elysée, et au sein même de la présidence. Emmanuel Macron parlerait-il dans la nef ? Sur le parvis ? Il a fallu attendre le 13 novembre pour que la question soit tranchée.

Alors qu'une semaine plus tôt, Laurent Ulrich avait, contre toute attente, annoncé qu'Emmanuel Macron parlerait dans la cathédrale, voilà que la présidence, dans un fameux *twist* (ainsi qu'on appelle les retournements de situation dans les feuilletons) dont elle a le secret, déclarait que, finalement, ce serait sur le parvis – Bruno Roger-Petit, le conseiller mémoire, l'emportant au finish sur Philippe Béval, le conseiller culture, qui plaidait pour l'autre option, dans cette querelle de palais dont la galerie aime tant faire des gorges chaudes.

Un casse-tête

Ainsi les cérémonies, qui s'étendent sur tout le week-end du 7 et 8 décembre, vont-elles se découper en trois volets : républicain, ecclésial et télévisuel, ou, pour reprendre l'envolée au lyrisme enrhumé de Bruno Roger-Petit parlant à la presse : « *Un sujet religieux, un projet français, une histoire universelle.* » Ce qui, entre les préséances politiques des uns, les règles liturgiques des autres et la tyrannie de l'Audimat, pourrait s'avérer un casse-tête.

Pas sûr que Donald Trump, le déjà élu mais pas encore président des Etats-Unis, connaisse bien la liturgie des Rameaux et « *le roi de gloire* », mais il ne se sera pas trompé sur le symbole. Lui qui était au pouvoir au moment de l'incendie de Notre-Dame a répondu présent pour les cérémonies de réouverture. La cellule diplomatique de l'Elysée a en effet rameuté : une cinquantaine de chefs d'Etats sont attendus, la réouverture de Notre-Dame se muant en sommet diplomatique où l'Ukrainien Volodymyr Zelensky pourrait venir avant tout pour plaider la cause de son pays auprès de Donald Trump.

Que le président élu des Etats-Unis choisisse la France pour sa première visite à l'étranger apparaît évidemment comme un signal fort. Mais ce coup diplomatique de l'Élysée ne se révèle pas si simple à jouer : Emmanuel Macron, le président disruptif, pourrait bien avoir fait entrer le disruptif en chef dans sa bergerie. Qui sait comment va se comporter Donald Trump, lui qui a réservé à son réseau social, Truth Social, la primeur de l'annonce de sa venue ? Quel va être le protocole, sachant que la Maison Blanche sera représentée par la seule première dame, Jill Biden ? Les incertitudes sont telles que certains reprennent la vieille phrase de Clemenceau pour interpréter le satisfecit élyséen : « *Puisque les événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs.* »

Sur le parvis, on a dressé une vaste tente, capable d'accueillir l'aréopage de chefs d'Etat et de têtes couronnées, de mécènes et d'hommes d'influence, de chasubles et de soutanes. Le scénario a été savamment négocié. Avant que le Christ n'entre dans Jérusalem et que la liturgie ne commence, Emmanuel Macron salue, à 19 heures, sur le parvis, le symbole que fut le chantier d'une France résiliente et qui construit, comme il l'a fait lors de sa dernière visite, le 29 novembre. « *Ce ne sera pas long* », assure un conseiller sans trop y croire : le président, chacun le sait, a l'enthousiasme débordant.

Pas de chants profanes dans la cathédrale

A 19 h 30, l'archevêque, redevenu maître à bord, frappe donc les trois coups de sa crosse. Les portes s'ouvrent. Tout ce beau monde s'engouffre dans la cathédrale. La nef offre 1 500 places assises, auxquelles on a ajouté exceptionnellement un demi-millier de chaises. Deux mille personnes en tout, parmi lesquelles un peu plus de 300 fidèles du diocèse (3 pour chacune des 106 paroisses), pendant que sur les quais la foule des badauds regarde l'événement sur des écrans géants. C'est alors le moment du « *réveil de l'orgue* ». L'archevêque lance huit invocations, deux par organiste titulaire du grand orgue qui, chacun son tour, y répond en faisant sonner les 8 000 tuyaux entièrement restaurés.

Pas de messe, car le nouvel autel n'est pas encore consacré, il ne le sera que le lendemain. Juste la prière du soir, un psaume pour les vêpres, une homélie de l'évêque et un *Magnificat* pour terminer, accompagné par l'orgue de chœur, cette fois. On pense au général Georgelin. L'homme qui, jusqu'à sa mort en montagne en 2023, a conduit le chantier rêvait d'entendre les chants liturgiques s'élever sous ces voûtes rénovées : « *Ce jour-là, je serai derrière un pilier, confiait-il alors (pour une fois sans rugir). Le jour où l'archevêque et le recteur archiprêtre entrent, ils redeviennent les maîtres des lieux. Moi, je ne fais que leur livrer [la cathédrale].* »

La suite de la soirée se passe sur le parvis. « *Je souhaite qu'il y ait autour de cette soirée du 7 décembre des choses qui célèbrent la renaissance de la cathédrale. Qu'il y ait de la joie, qu'il y ait un spectacle. Mais sans effet excessif. Il faut que ce soit dans la note* », confie l'archevêque, qui a imposé une limite : pas de chants profanes dans l'enceinte de Notre-Dame. « *On va faire venir des artistes qui ont plus leur place dans un studio qu'à l'intérieur de l'église. Pourquoi pas*

si c'est une façon de célébrer cette renaissance ? Mais les fêtes populaires, c'est sur le parvis, c'est dehors. »



TITWANE

D'où un programme relativement sage et œcuménique. Avec beaucoup de musique classique. Outre les organistes de Notre-Dame, dont le nouvellement nommé Thierry Escaich, on verra défilier, soutenus par l'Orchestre philharmonique de Radio France, sous la baguette de Gustavo Dudamel, la soprano américaine Nadine Sierra, la Sud-Africaine Pretty Yende, le ténor Benjamin Bernheim, la chanteuse Julie Fuchs, le pianiste chinois Lang Lang et sa consœur géorgienne Khatia Buniatishvili, le violoniste suédois Daniel Lozakovich, le violoncelliste Yo-Yo Ma et la Franco-Béninoise Angélique Kidjo...

Mais aussi Clara Luciani, Vianney, ou encore Quasimodo et Esmeralda (Garou et Hiba Tawaji) dans un *medley* de la comédie musicale *Notre-Dame de Paris*, de Luc Plamondon et Richard Cocciante... En somme : un melting-pot international et un exercice d'équilibre entre profane et sacré, où les deux grandes stars pressenties du plateau resteront incertaines jusqu'au dernier moment. Paul McCartney ne sera finalement pas de la partie, contrairement à Pharrell Williams, pour un gospel, entouré de 60 choristes.

Voies hertziennes du Seigneur

« *Le monde entier veut entrer dans la cathédrale et la cathédrale est petite* », résume Olivier Josse, le secrétaire général de Notre-Dame de Paris. Comment concilier le confort de 2 000 personnes et le fait qu'un ou plusieurs milliards de téléspectateurs vont regarder l'événement à travers le monde ? De la Chine aux Etats-Unis, déjà une centaine de chaînes ont demandé à diffuser l'événement. France Télévisions, la première, avait envoyé Michel Field en mission dominicaine auprès de l'archevêque. L'ancien patron de l'information, ex-trotskyiste, romancier érotique, ex-animateur vedette du « Cercle de minuit », aujourd'hui à la tête du département culture et spectacle vivant des chaînes du service public, supervise « Le Jour du Seigneur », l'émission la plus ancienne du paysage audiovisuel français.

L'Eglise n'a pas oublié l'homélie fondatrice de l'émission diffusée le jour de Pâques 1949, quelques mois après sa création, par le pape Pie XII : « *Nous attendons de la télévision des conséquences de la plus haute portée. (...) On a dit au monde que la religion était en son déclin et à l'aide de cette nouvelle merveille, le monde verra les grandioses triomphes de l'eucharistie et de Marie.* » Désormais les voies du Seigneur sont aussi hertziennes. Un dimanche ordinaire, l'émission rassemble un demi-million de spectateurs. Alors, ce dimanche 8 décembre, pour la messe inaugurale, on espère bien y voir « *les triomphes de l'eucharistie et de Marie* ».

France Télévisions a donc emporté le marché. En revanche, le diocèse n'a pas cédé sur un point : le service public devra « *libérer le canal* ». Comprendre : autoriser les chaînes étrangères à diffuser gratuitement les images produites pour les cérémonies des deux jours. Vers les chaînes françaises, en revanche, ce sera moyennant finances, comme il est de coutume dans ce genre de situation.

A France Télévisions, une fois la couleuvre avalée, on fait contre mauvaise fortune bon cœur : « *Sur ce genre d'émissions, on joue notre statut*, explique le directeur des antennes et des programmes, Stéphane Sitbon-Gomez. *Cela fait partie de notre mission de service public. C'est comme la BBC et la famille royale : c'est le sujet sur lequel ils mettent le plus de moyens. Un dirigeant de la chaîne, Tony Hall, avait coutume de dire : "On fabrique de la nation".* » Résultat : les chaînes de France Télévisions seront en direct sur place dès la veille, vendredi 6 décembre, et pendant les deux jours du week-end, avec une émission spéciale toute la journée du samedi, de « *Télématin* » jusqu'au « *20 heures* ». Quant à la messe inaugurale du 8 décembre, elle sera diffusée en majesté dans « *Le Jour du Seigneur* ».

« Une année miraculeuse »

A la manœuvre, du côté de Notre-Dame, on trouve Olivier Josse. Arrivé il y a deux ans, on le dit dans la sphère de François Pinault, mais aussi proche de Jean-Charles Tréhan – l'homme de Bernard Arnault qui murmure aux oreilles du clergé. On prête à cet ancien responsable du mécénat et de la communication du château de Versailles d'avoir rêvé de la direction du Centre des monuments nationaux et de s'imaginer volontiers à la tête du service du protocole à l'Élysée. Cet homme policé et élégant, qui signe des chroniques mondaines dans *Point de vue*, est en effet annoncé sur le départ dès la fin des célébrations.

Du côté de France Télévisions, il retrouve une vieille connaissance, Christophe Tardieu, le secrétaire général, auteur en 2019 de *Quand la France est au pied du mur* (Cerf), mettant en valeur sa capacité, au cours de l'histoire, à se relever. Issu d'une famille versaillaise, cet ancien enfant de chœur, administrateur général du château de Versailles sous la mandature de Christine Albanel (2003-2007), a eu autrefois maille à partir avec les bigots que rebutaient les tentations d'art contemporain de la directrice. C'est là qu'il a connu Olivier Josse, arrivé en 2007 dans les bagages de Jean-Jacques Aillagon, au moment où lui-même partait. Transmission des dossiers. Dix-sept ans plus tard, cette histoire commune s'avère facteur d'aplanissement des difficultés. « *C'est fluide, c'est rapide, c'est efficace. Et puis cela vient clôturer pour nous une année miraculeuse*, se félicite Christophe Tardieu. Depuis l'arrivée, le 8 mai, de la flamme olympique à Marseille, la maison et ses six chaînes accumulent en effet des records d'audience. *Pour Notre-Dame de Paris, on va évidemment mettre le paquet.* »

Sauf que plus personne n'a d'argent. Les caisses sont vides. Les mécènes ont suffisamment donné pour la reconstruction, on ne trouve plus grand monde pour remettre au pot. « *J'ai demandé qu'on fasse ce que l'on est capable de faire*, confie l'archevêque. *Où chacun prend sa part et l'Eglise prend sa part aussi, bien sûr. Mais je ne voudrais pas qu'on entre dans des dépenses...* » La phrase de M^{gr} Ulrich est restée en suspens. Contrairement à ce qu'aurait pu rêver France Télévisions, la soirée du 7 décembre ne sera donc pas un remake de la soirée olympique sur la Seine, que le prélat avoue avoir trouvée « *un peu déplacée, nous montrant bien sûrs de nous sur notre occidentalité. Une façon sans doute un peu prétentieuse de donner la leçon aux autres.* » Pas de Thomas Jolly cette fois, et pas de moyens pharaoniques. On la joue profil bas. Une émission « *prime time* » comme celle qui va être proposée coûte dans les 800 000 euros ; la cérémonie des Jeux, 100 millions.

Quand on en fait la remarque à Yannis Chebbi, celui-ci regarde ailleurs. Le dirigeant de la société de production Electron libre Productions – propriété du groupe Mediawan (Xavier Niel, actionnaire à titre individuel du Groupe Le Monde, est un des fondateurs de cette société) –, a été appelé à la rescousse. Posé, mais volubile, l'homme est un spécialiste de ce genre d'événements qui marient le spectacle vivant et la captation télévisée, dont il se targue d'être le numéro 1 au niveau européen. Electron libre Productions organise notamment, chaque 14 juillet depuis dix ans, le « Concert de Paris », diffusé sur France Télévisions et France Inter. Nadine Sierra, Lang Lang, Daniel Lozakovich, Khatia Buniatishvili et les frères Capuçon étaient d'ailleurs déjà à l'affiche de sa dernière édition, tout comme Stéphane Bern, appelé aujourd'hui encore pour jouer les Monsieur Loyal. « *Le 7, il faut imaginer le prime time à Notre-Dame comme un "Concert de Paris" en plus grand*, convient le producteur enthousiaste. *Mais cette soirée, cela fait trois ans qu'on s'y prépare.* »

Ne froisser personne

Culture et patrimoine : Yannis Chebbi et Michaël Kazan ont créé Electron libre Productions en 2001. Le 20 avril 2019, quatre jours après l'incendie de Notre-Dame, ils ont produit la grande émission de soutien et d'appel aux dons diffusée sur France 2, de l'esplanade des Invalides. Là

encore, on reconnaît déjà des noms qu'on va retrouver pour la réouverture : les chanteuses Julie Fuchs et Pretty Yende, et toujours Stéphane Bern.

Qu'il s'agisse de timing ou d'organisation spatiale, la couverture de l'événement est une gageure. Va-et-vient entre la cathédrale et le parvis, mariage du sacré et du profane, du solennel et du populaire, sans compter la sécurité qui entoure le déplacement des chefs d'Etat. « *Aujourd'hui, ce qui nous inquiète, c'est le brouillage des signaux hertziens*, confie Yannis Chebbi. *Quand ils débarquent, les services secrets étrangers ont parfois tendance à tout couper pour des raisons de sécurité. Ça peut créer des problèmes pour les caméras embarquées dans les drones ou celles placées à distance.* »

En tout cas, pas de provocation ou de débordement à attendre ce soir-là, pas de Philippe Katerine à moitié nu, pas de sortie de route. « *Le diocèse est très attaché à garder la main sur cette opération. Nous ne faisons que donner des conseils* », insiste Christophe Tardieu, le secrétaire général de France Télévisions. Tout a été millimétré pour ne froisser personne. Le gospel sur le parvis interprété par Pharrell Williams ? A Notre-Dame, on a toussé : est-ce que cela ne ferait pas trop Bernard Arnault ? Le chanteur est directeur créatif des collections masculines chez Louis Vuitton depuis 2023...

La soirée doit se terminer par un feu d'artifice de décibels avec un DJ set de Michaël Canitrot sur fond d'illuminations déstructurées et flashy de la façade de Notre-Dame. Musicien et producteur, cet enfant de la French touch – qui, depuis plus de vingt ans, arpente les clubs du monde entier – s'est fait une spécialité de concerts électro sur fond de *mapping* de monuments : palais Rohan à Strasbourg, palais des Doges à Venise, abbaye du Mont-Saint-Michel, tour Eiffel... Au printemps, lorsque les communicants de Publicis – qui conseillent le diocèse – l'ont contacté après avoir découvert son « Monumental Tour », le DJ les a invités à venir voir par eux-mêmes son spectacle sur la façade de Notre-Dame de Laon, dans l'Aisne. Une répétition grandeur nature, en quelque sorte, de ce qui pourrait se faire à Paris. Les communicants ont été séduits. Depuis, ce fan de patrimoine potasse *Notre-Dame de l'humanité*, d'Adrien Goetz (Grasset, 2019), et Publicis a convaincu le Crédit mutuel d'être mécène du show, qui n'exige pas moins de 30 techniciens, graphistes, live designer... En avant la musique. Que la fête commence !

« *Ce n'est pas une fête*, corrige, sourire masqué, le curé de Notre-Dame, Olivier Ribadeau Dumas. *Nous, on appelle ça une émission. Nous ne cherchons pas à faire une ouverture des Jeux olympiques, même si on retrouve un esprit d'unité. Si l'événement est planétaire, la cathédrale doit rester un lieu de culte. Et que chacun trouve sa place.* » A France Télévisions, on joue la paix du Christ : « *Dans une ère de symboles globalisés, la question, c'est comment vous chargez ces symboles*, glisse un cadre dirigeant. *Notre-Dame de Paris est-elle un symbole de la France ou de l'Eglise ? Ce n'est certainement pas nous qui allons arbitrer ce débat.* »

Faire durer le plaisir

Dimanche 8 décembre. 10 h 30. La messe inaugurale est pour le diocèse le véritable moment de bascule. La date n'a pas été choisie au hasard. Fête de l'Immaculée Conception, ce dimanche célèbre Marie, la Vierge, Notre-Dame. Si la cathédrale n'a pas été désacralisée après l'incendie et ne nécessite pas d'être reconsacrée, ce n'est pas le cas de l'autel.

L'ancien, signé Jean Touret, un artiste qui avait accompagné le cardinal Lustiger tout au long de son épiscopat (1981-2005), a été abîmé par la chute d'une pierre. Les enfants du sculpteur ont beau s'être battus pour sa restauration, il n'était plus jugé adapté au nouvel aménagement et était destiné à devenir une pièce muséale. L'archevêque de Bourges, Jérôme Beau, lustigérien devant l'éternel, l'a finalement récupéré pour sa cathédrale. Au printemps, le diocèse a donc choisi, au terme d'un concours réunissant quelque 70 créateurs, une œuvre dont le bronze et les lignes sobres se marient avec la géométrie et la couleur de la pierre. Son créateur, Guillaume Bardet, a également dessiné l'ensemble du mobilier liturgique : l'ambon (le pupitre), la cathèdre (le fauteuil de l'évêque), le baptistère (bassin pour baptiser) et le tabernacle (où l'on range le ciboire aux hosties).

Au premier rang en ce moment solennel : de nouveau le président de la République, mais surtout un parterre de soutanes – évêques et archevêques, plus de 150, et même quelques cardinaux censés être à Rome pour le consistoire. Si, la veille, le pouvoir politique a eu la primauté sur les invitations, ce dimanche, c'est au tour de l'Eglise. Une vingtaine de célébrités entourent l'archevêque, dans leurs beaux habits neufs signés Jean-Charles de Castelbajac. Le couturier a toujours raconté combien il avait été marqué, à 17 ans, par la chasuble de pénitence de Saint-Louis qu'il avait découverte, exposée à Notre-Dame. Lui qui a déjà œuvré pour les Journées mondiales de la Jeunesse de 1997 – avec notamment une chasuble créée pour Jean Paul II –, a dessiné et offert au clergé de Notre-Dame 2 000 étoles, dalmatiques, mitres... Un vestiaire complet (une « paramentique », en clérical dans le texte) dans un style tout à la fois ultramoderne et très Vatican II pour sa recherche de « *noble simplicité* ».

Simplicité. Le mot revient comme un leitmotiv dans la bouche des hommes en soutane. Pressé de retrouver le peuple de Paris et l'image d'une Eglise pour tous, l'archevêque a invité sur les chaises occupées la veille par les invités des chefs d'Etat et des mécènes un parterre de « *démunis* » – « *et ceux qui les accompagnent au quotidien* ». Et il a insisté sur le fait que la messe serait suivie d'« *un banquet fraternel* ». Une deuxième messe, à 18 h 30, ouverte au public, doit conclure le week-end.

Fermez le ban ? Pas vraiment. Car, comme l'explique Maurice Lévy, le président d'honneur de Publicis qui accompagne le diocèse dans sa communication : « *Le clergé a compris qu'un événement, ça ne fait pas la blague. C'est comme après les Journées mondiales de la jeunesse, il ne s'agit pas seulement de faire venir les gens, il faut les retenir.* » On va donc s'efforcer de faire durer le plaisir. D'abord avec une semaine de célébrations, puis en profitant de l'année jubilaire qui s'ouvre. Tous les quarts de siècle, l'année est l'occasion d'une célébration particulière pour les catholiques. En 2025, le pape l'a placée sous le thème « *Pèlerin d'espérance* ». De quoi espérer voir du monde...

Grâce à la nouvelle application de réservations – gratuites –, l'accès à la cathédrale devrait être accessible au public dès 17 h 30 le 8 décembre, mais ce n'est que le 16 que la vie de la cathédrale reprendra son cours normal : ouverture de 7 h 45 à 19 heures, avec trois messes quotidiennes – à 8 heures, 12 heures et 18 heures – plus une supplémentaire le dimanche, en latin.

« Travers hiérarchiques »

D'ici là, les messes seront chaque jour consacrées à des publics précis : lundi, les prêtres et les diacres ; mardi, les communautés religieuses ; mercredi, les mécènes et les donateurs ; jeudi, les démunis et les associations caritatives ; vendredi, les salariés et les bénévoles (ainsi que l'après-midi, le retour de la couronne d'épines) ; samedi, les jeunes ; et enfin, dimanche, les pompiers et les compagnons qui l'ont sauvée... « *Le 7 et 8, on est sur Mars, du 9 au 15 on est sur la Lune, et le 16 on revient sur Terre*, résume un théologien bougon. *Tout ça fait grand-guignol. Retomber dans ces travers hiérarchiques, alors que justement tout le travail que fait François, c'est de rouvrir le cénacle à l'assemblée des hommes. Au fond, cela pose une question fondamentale : qu'est-ce que l'exercice du religieux dans une société contemporaine ?* »

Pendant ce temps-là, les travaux continuent. Si la cathédrale est rendue au culte, il n'est pas certain que la messe ne résonne pas des coups de marteau des charpentiers finissant la flèche, des maçons s'attaquant aux arcs-boutants et au chevet, à l'arrière de la cathédrale. Et ce jusqu'en 2028... De façon plus immédiate, les équipes de télévision se demandent comment filmer le monument sans son mikado d'échafaudages encore présent : « *Faudra-t-il "potemkiniser" tout ça ?* », s'interroge avec ironie un caméraman. On raconte qu'en 1787, pour masquer la pauvreté des campagnes à Catherine de Russie en visite en Crimée, le ministre Grigori Potemkine avait fait construire à la hâte des villages en carton-pâte. La célébration pourrait-elle n'être qu'un faux-semblant ? « *On prie, on prie, on prie, pour que ça ouvre en paix*, s'inquiète un prêtre. *Mais le simple fait qu'on le fasse montre que tout ça n'est pas serein. On est à la merci de n'importe quoi.* »

Notre-Dame de Paris : le grand silence du clergé

Par Laurent Carpentier

ENQUÊTE « Le roman de Notre-Dame » (4/5). Depuis l'incendie de la cathédrale, le 15 avril 2019, l'Etat a pris le projet de reconstruction à bras-le-corps, face à l'Eglise, restée curieusement en retrait. Jusqu'aux cérémonies de réouverture, les 7 et 8 décembre, auxquelles le pape François n'assistera pas.

« La charpente, la charpente, j'en ai un peu marre de la charpente, on ne parle que de ça », rôle le prêtre Henry de Villefranche, chanoine de Notre-Dame. Manière de dire que Dieu s'est fait un peu trop silencieux pendant toutes ces années de travaux qui ont suivi l'incendie du 15 avril 2019 ? *« Depuis deux ans, chez nous, on ne parle pas assez de choses intéressantes et trop de ce chantier qu'on ne cesse de dire "hors norme". Il y a là une grosse exagération. Cette histoire de la statue de la Vierge qui s'en serait sortie miraculeusement, c'est n'importe quoi. Hormis l'autel, pratiquement tout l'intérieur de la nef a échappé à l'incendie. Si l'orgue de chœur a été abîmé, c'est par l'eau des pompiers. Beaucoup de poussière a été déposée partout, mais quasiment rien n'a été touché. Il faut démythologiser cette idée de miracle permanent. »*

Et revenir à la transcendance ? Depuis l'incendie, on a peu entendu le clergé face à un Etat aimant à rappeler dès que possible que Notre-Dame, c'est la France, que les murs sont de son ressort, et que la cathédrale est tout autant un lieu touristique qu'un temple du spirituel. Bref, que Dieu n'a qu'à bien se tenir.

Au lendemain de la catastrophe, déjà, les observateurs s'interrogeaient : où sont les cols romains et les soutanes ? M^{gr} Michel Aupetit, archevêque de Paris à l'époque, a la réputation de préférer, malgré ses opinions morales conservatrices, jouer du Brassens sur sa guitare, plutôt que de courir les dîners officiels. L'un des vicaires généraux, Benoist de Sinety, est chargé de pallier ces absences, mais, entre les deux hommes, l'atmosphère est abrasive, et le vicaire s'exile rapidement en province. Même cacophonie du côté des prêtres de Notre-Dame. Rue Chanoinesse, leur quartier général de l'île de la Cité, dans le 4^e arrondissement, les couteaux sont tirés derrière les politesses de façade. L'onctueux recteur M^{gr} Patrick Chauvet est, dit-on, plus habile à choisir l'angle des caméras qu'à unir un équipage dans la tempête.

Quand l'archevêque se voit, en décembre 2021, contraint à la démission (accusé dans *Le Point* d'avoir eu une « relation intime avec une femme », Michel Aupetit nie tout manquement moral, mais admet une situation malencontreuse).

Son successeur, Laurent Ulrich, va reprendre les choses en main. Son premier geste, très symbolique, en arrivant de Lille où il officiait jusque-là, est de se faire déposer en voiture sur le parvis de la cathédrale. Il transfère rapidement le curé de Notre-Dame à l'église de la Madeleine, et nomme à sa place un homme qu'on dit ambitieux, ancien porte-parole de la Conférence des évêques de France, Olivier Ribadeau Dumas. A l'exception du chanoine Henry de Villefranche, toute l'équipe ecclésiastique sur l'île de la Cité a été renouvelée depuis l'incendie.

Torpeur méditative

Hélas, même s'il a étudié chez les jésuites et sans doute fait sienne la rhétorique du philosophe catholique Maurice Blondel (1861-1949) – « *La science de l'action est celle qui reste à qui n'en a pas d'autres* » –, le nouvel archevêque n'est pas plus « *amateur d'estrade* » que l'ancien (pour reprendre la boutade persifleuse d'un haut fonctionnaire). Ses conférences de presse ressemblent à des sermons, ses prises de position à des paraboles.

Et, bien que réputé moderniste face aux « tradis » – du patrimoine comme de l'Eglise –, il va renoncer aux choix résolument contemporains qui étaient précédemment ceux du diocèse en matière de réaménagement liturgique de la cathédrale. « *Il a simplement fait le dos rond pour mieux mener sa barque ensuite*, le défend un prêtre. *Il est obnubilé par la question de l'unité de l'Eglise. Si vous regardez bien, les choix finaux sont en réalité très proches du plan initial.* »

Nous avons rendez-vous avec M^{gr} Ulrich, chez lui, à l'archevêché, rue Barbet-de-Jouy, dans le très bourgeois 7^e arrondissement de Paris. Le voisin immédiat se nomme Bernard Arnault – mais le diocèse était ici bien avant le milliardaire. Derrière les hauts murs qui le protègent de la rue, l'édifice somnole dans une torpeur méditative. Derrière les vitres qui donnent sur le jardin, la neige s'est mise à tomber à gros flocons, ce 21 novembre. A l'intérieur, la modestie monastique est à peine troublée sur le mur du « salon jaune » par une sculpture de l'artiste Jean Touret (1916-2004). M^{gr} Lustiger, archevêque de Paris de 1981 à 2005, avait notamment commandé à ce vieux compagnon de route l'autel de Notre-Dame, l'une des rares pièces endommagées par l'incendie qui ne sera pas réinstallée, malgré l'insistance – c'est un euphémisme – de ses héritiers.

« *Les polémiques qui ont jailli marquent d'une certaine façon l'attachement que beaucoup ont pour cette église...* » M^{gr} Ulrich est descendu de ses appartements à pas feutrés. La voix est calme, comme en retrait : « *C'est vrai, je ne suis pas amateur d'estrade. Je ne cherche pas à faire la une. Mais je ne suis pas un homme à conserver tout ce que je trouve pour le plaisir de le conserver. J'essaie d'adapter les hommes et les structures aux besoins d'aujourd'hui. Je suis arrivé en milieu de chantier. J'ai pris un certain nombre de décisions dans les tout premiers jours, j'ai imprimé ma marque.* » Sa marque ? « *Montrer que cet édifice, propriété publique, est d'abord dédié au culte catholique. Et que sa garde est bien celle de l'archevêque.* »

A 73 ans, M^{gr} Ulrich sait que son règne – son épiscopat – sera court. La réouverture de Notre-Dame est son moment. « *Avec le président, ça se passe bien, on se dit les choses. On n'a pas forcément le même point de vue sur tout, mais on peut discuter et avancer* », affirme-t-il.

Pour autant, le prélat a vite compris qu'il avait besoin d'armes. On ne devient pas archevêque sans avoir reçu quelques coups de dague. Il sourit. « *L'histoire est ainsi : déchirée. Parmi les disciples de Jésus, déjà, il y a de l'opposition. Et dès les premiers temps de l'Eglise : je pense à saint Augustin au V^e siècle. C'est l'humanité qui progresse dans cette vie ; qui essaie en permanence de garder son unité. On est des hommes, on se divise, et l'action de l'Esprit saint nous rend harmonieux.* »

« Maurice et Aron »

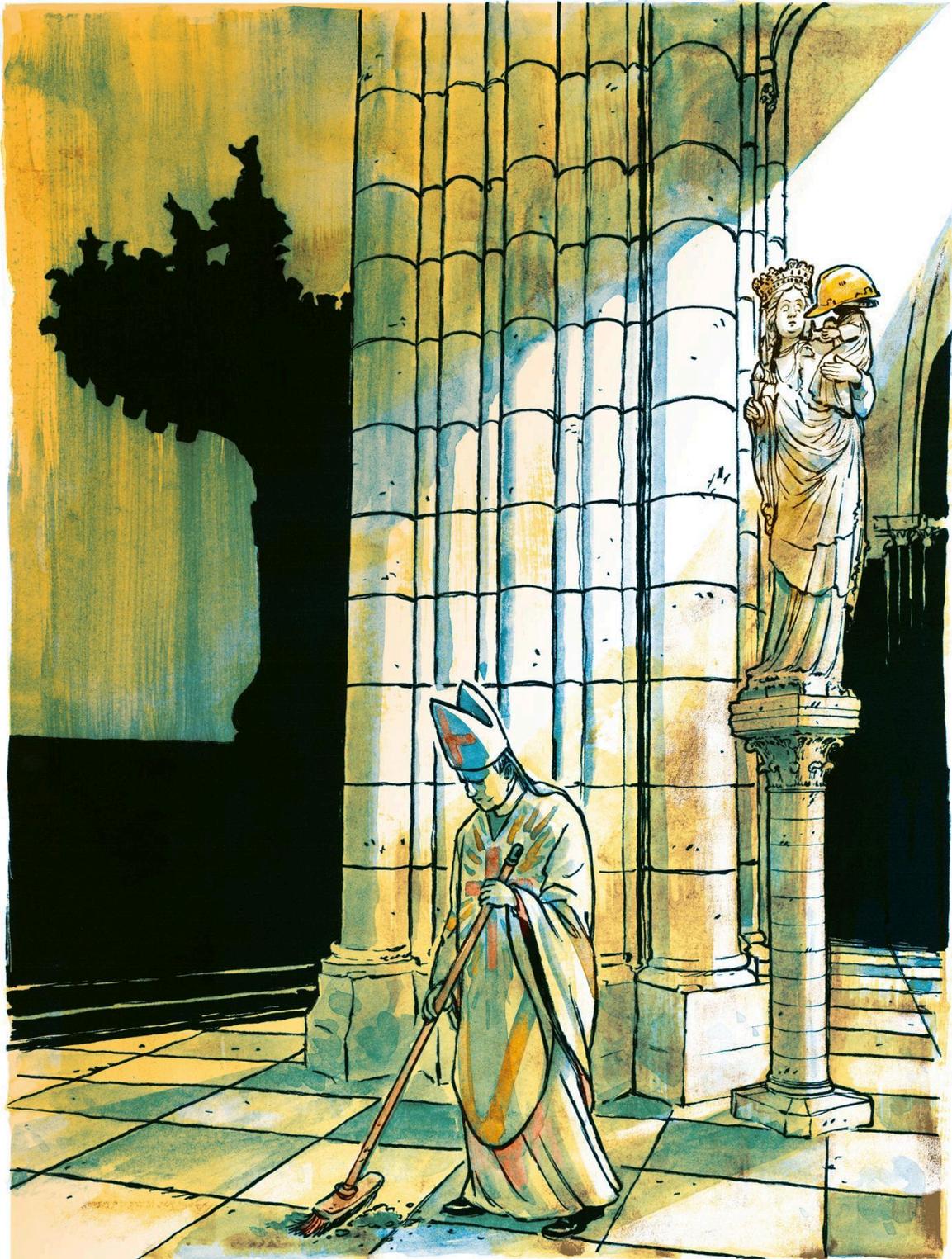
Pour l'aider à orchestrer la réouverture, redoutant de se faire manipuler par Vincent Bolloré – dont *Le Journal du dimanche*, fraîchement acquis, se range aux côtés des franges traditionalistes –, le diocèse va écarter l'agence de publicité Havas, propriété du milliardaire breton, et se tourner vers l'allié d'hier : Publicis.

Au milieu des années 1990, le cardinal Lustiger doit organiser à Paris les Journées mondiales de la jeunesse (JMJ), où Jean Paul II est attendu. A la tête du diocèse pendant vingt-cinq ans, nommé cardinal en 1983, membre de l'Académie française en 1995, Jean-Marie Lustiger est alors le modèle de l'archevêque puissant et charismatique. Il est au faîte de sa gloire lorsque, avant les JMJ de 1997, il décroche son téléphone pour appeler Maurice Lévy, le patron du groupe de communication. Il a besoin d'une agence pour promouvoir et encadrer l'événement. Et aussi pour trouver des financements. En lice : Havas, Publicis et BDDP (aujourd'hui TBWA). Le patron de Publicis est le premier surpris, raconte-t-il, vingt ans plus tard, rapportant leur conversation :

« *Vous avez conscience que je m'appelle Lévy ?*

– *Oui, et moi, Lustiger.* »

Maurice Lévy, pris au dépourvu, se tape sur la cuisse. « *Après quoi, je suis arrivé avec une campagne de publicité agressive : "Levez-vous, n'ayez pas peur." J'ai senti Lustiger hésitant. Je lui ai dit : "Si vous êtes gêné par votre religion, vous devriez peut-être en changer ? Ah mais oui, c'est vrai, vous en avez déjà changé !" Ça l'a fait marrer. Ce fut le début de notre amitié.* » Entre « *Maurice et Aron* » (le prénom hébraïque de l'archevêque, par lequel il autorisait son cadet à l'appeler), le lien va être indissoluble.



TITWANE

Lorsque M^{gr} Lustiger décide, deux ans après les JMJ, de lancer une chaîne de télévision, il vient voir son ami Maurice. Mécènes, savoir-faire, techniques ? Maurice Lévy est un homme de réseau.

Sur une feuille, devant Lustiger, il écrit trois lettres : KTO. La chaîne catho est née. Même chose pour le Collège des Bernardins, ancien bâtiment cistercien que l'archevêque veut et va transformer en lieu de réflexion et d'échange, à la fois spirituels et œcuméniques. Il appelle Maurice Lévy à la rescousse et le fait entrer au conseil d'administration. *« Lustiger avait un charisme qui permettait de transcender les différences et de faire taire les oppositions, ce talent de savoir être le gardien de l'Eglise tout en restant ouvert sur le monde non cléricale. En publicité, on dirait du personnage qu'il était iconique. »*

Maurice Lévy n'est pas un faiseur de rois, mais, entre communication et lobbying, c'est une bonne carte dans sa manche pour jouer une partie serrée. M^{gr} Ulrich l'a bien compris. Après Lustiger, Publicis a continué pendant douze ans à accompagner son successeur, l'archevêque André Vingt-Trois, puis les relations se sont refroidies avec l'arrivée de M^{gr} Aupetit, en 2017. *« Il était cold fish »* – un « poisson froid » –, résume le communicant. Résultat : lorsque la cathédrale brûle, le diocèse se retrouve dépourvu de ce qui aurait pu faire sa force : un général d'un côté et un communicant lobbyiste de l'autre.

Si Lustiger avait été aux commandes après l'incendie, aurait-on autant entendu le politique ? Serait-on, comme c'est le cas aujourd'hui, en train de porter aux nues, comme un maréchal d'Empire, un Jean-Louis Georgelin tout à la fois sabre et goupillon ? Le clergé a-t-il péché par excès de modestie ? *« C'est sûr qu'il y aurait eu deux généraux sur le chantier, siffle M^{gr} Chauvet, l'ancien curé de Notre-Dame, relevé de ses fonctions en 2022. Lustiger à Notre-Dame, c'était : je suis chez moi. »* Radio Classique en fond sonore, M^{gr} Chauvet n'est pas du genre à montrer ses blessures. *« Si on n'a rien dit, c'est parce qu'on n'avait rien à dire sur le chantier. Au début, le général Georgelin trouvait même que je prenais un peu trop de place dans les médias. En fait, il était un peu cabot, comme moi. On se donnait la réplique. »*

Quitter les ors de la cathédrale pour les murs aveugles de la Madeleine où, une fois l'an, il doit donner une messe pour les fans de Johnny Hallyday ? Abandonner son 200 mètres carrés au cinquième étage d'un bâtiment haussmannien de la rue du Cloître-Notre-Dame, dans le 4^e arrondissement, avec vue sur la Seine, pour un appartement dans un immeuble moderne et sans âme ? Tout ça ne saurait, prétend-il, l'affecter. Dans son bureau de la Madeleine, M^{gr} Chauvet a rapporté son prie-Dieu et expose une plaque en émail en hommage à son lointain prédécesseur M^{gr} l'abbé Deguerry, fusillé en 1871 par les communards. *« L'archevêque voulait une nouvelle équipe. Dans la Sainte Eglise, on obéit, dit-il en haussant les épaules. Bien sûr, c'est une petite tristesse. Mais, avec le recul, je rends grâce, parce que ce n'est pas simple pour mon successeur de gérer l'ouverture. »*

La machine communication s'est mise en branle, avec Publicis à la manœuvre, en *« mécénat de conseil »*. *« Il est temps que l'on passe de la reconstruction à l'esprit. Il faut que celui-ci, de nouveau, habite la cathédrale »*, a plaidé Maurice Lévy. Eléments de langage – dans la bouche de Maurice Lévy, Ulrich le taiseux devient *« économiste de ses mots, habité par sa religion »*. Coaching des prêtres. Training pour les rencontres – dûment encadrées – avec la presse. *« Même quand les questions sont navrantes de simplicité »*, s'offusque un ecclésiastique. Finie l'époque

où le clergé répandait une parole libre et brouillonne, désormais Dieu parlera d'une seule voix, et avec parcimonie.

Depuis le début de l'été, la politique s'est rappelée aux hommes d'Eglise. A l'Elysée, on a bien l'intention de capitaliser sur ce qui est acté comme un – voire « le » – pari réussi d'Emmanuel Macron. Les photos du chantier sont interdites, pour préserver le suspense et la primeur au chef de l'Etat. Et les négociations ont commencé sur la place de chacun le jour J : tractations en direct entre l'archevêché et la présidence, échanges secrets, retournements surprises. Macron parlera, ne parlera pas ? Sur le parvis ? Dans la cathédrale ? Cela devient le feuilleton de l'automne.

La tentation de l'entrée payante

Chez Publicis, c'est Clément Léonarduzzi qui est chargé d'épauler le clergé. A 44 ans, ce briscard de la communication venu de la gauche sociale-libérale a, par le passé, conseillé des dirigeants de grande entreprise avant d'être recruté par le président de la République comme conseiller en communication. Revenu dans le giron de Publicis comme vice-président France, il est censé faire l'intermédiaire entre le pouvoir temporel et les autorités spirituelles. Autant dire : naviguer à vue.

Lorsque Rachida Dati, dans une interview accordée au *Figaro*, le 23 octobre, prend position pour rendre payantes les « *visites touristiques* » de la cathédrale – ce qui, selon elle, permettrait de « *sauver toutes les églises de France* », certains y voient une sortie de route, d'autres un scud téléguidé venant du palais de l'Elysée. Le calcul de la ministre de la culture est simple : quinze millions d'entrées à 5 euros rapporteraient 75 millions d'euros par an. Mais, s'inquiètent les hommes en soutane, Notre-Dame de Paris est-elle encore la maison du Seigneur ou – comme la tarification pourrait le laisser penser – désormais le temple des tour-opérateurs ?

« La ministre me l'avait demandé au printemps par oral, je lui avais dit non. Elle me l'avait demandé par écrit, je lui avais dit non », rappelle M^{gr} Ulrich sans s'agacer. *« Elle se sera moins fait engueuler que moi. Je m'étais pris un sacré savon par M^{gr} Vingt-Trois ! »*, remarque, amusé, Stéphane Bern, auquel Rachida Dati a emprunté des arguments déjà exposés en 2017. Barricadé derrière la loi de 1905 et son article 17 (*« La visite des édifices et l'exposition des objets mobiliers classés seront publiques : elles ne pourront donner lieu à aucune taxe ni redevance »*), et le précédent célèbre d'un Paul Claudel (1868-1955) découvrant sa foi devant la Vierge du Pilier, le soir de Noël 1886, le clergé répond sur le registre de la spiritualité. L'art est au service de la foi, le culturel et le cultuel mêlés : n'est-ce pas le but même de la construction des cathédrales ?

« Dans un monde marchand, peu de choses sont gratuites. Les lieux de beauté sont rares. Je ne vois pas comment faire payer quelqu'un qui entre dans une église chercher la paix », s'insurge M^{gr} Ribadeau Dumas, le recteur de Notre-Dame. Au mois d'octobre, consacré à Marie, alors que, sur le parvis, chaque midi, devant une réplique de la statue de la Vierge, les prêtres récitaient le chapelet, ne voyaient-ils pas la troupe des passants et des touristes se joindre à eux ? *« Je ne sais*

pas différencier un visiteur et quelqu'un qui vient prier, se désole le curé. Je ne suis pas maître des âmes. »

Et si cette polémique lancée par Rachida Dati n'en était pas une ? N'arrange-t-elle pas tout à la fois le clergé – à qui elle permet de revendiquer une image de piété modeste et de sobriété financière, que les 843 millions d'euros récoltés pour la reconstruction de la cathédrale ont sérieusement écornée – et la ministre : l'interview du *Figaro*, tout en évitant les déboires judiciaires de M^{me} Dati, jamais abordés, s'avère un joli rideau de fumée tendu sur l'avenir contrarié du Musée de l'œuvre de Notre-Dame.

Installé dans l'Hôtel-Dieu, en grande partie vidé de ses départements médicaux, ce futur musée (encore un souhait du président de la République) devait accueillir les trésors de la cathédrale – artistiques, archéologiques, religieux – qui n'y trouvent pas leur place. Les travaux étaient censés débiter en 2026, pour une ouverture prévue à l'horizon 2028. Le projet est au point mort. Faute de budget octroyé, le concours d'architecture n'a pour l'instant pas été lancé. Pire : lors d'un débrief au ministère de la culture sur les questions budgétaires, il a été pris en exemple comme l'un des projets menacés si les crédits alloués au patrimoine dans la prochaine législature se révélaient insuffisants. Or n'était-ce pas justement l'une des pistes envisagées à la fois pour offrir une manne financière et désengorger la cathédrale ?

Une fréquentation monstre

L'attractivité de Notre-Dame de Paris – officiellement deuxième édifice le plus visité de France, après le Louvre – est paradoxalement un souci. Pour atteindre les 75 millions d'euros, Rachida Dati table sur les prévisions annoncées pour la réouverture, quinze millions de visiteurs par an.

Aujourd'hui, le chiffre officiel est de l'ordre de douze millions. Loin des oreilles indiscrettes, un ancien bedeau de Notre-Dame croit même savoir que ce chiffre est surévalué : « *En réalité, on est même plus près de neuf millions. Ces douze millions, c'est [Patrick] Jacquin ! A chaque fois que l'ancien recteur [en poste de 2003 à 2016] recevait les journalistes qui lui demandaient le nombre de visiteurs, il répondait : "Combien je vous ai dit l'an passé ? dix millions ? Eh bien cette année, c'est 10,5." C'est comme ça qu'on est arrivé à douze.* »

Les estimations ne s'appuyaient pourtant sur aucun comptage fiable. « *De temps en temps, on mettait un type à l'entrée avec un compteur à main et on pondérait*, reprend le bedeau. *Un jour, on a mis des tapis compteurs, mais ils ont pris l'eau, puis une caméra au-dessus du tambour et là, on s'est rendu compte qu'on était plus près de neuf millions, alors on a essayé de rectifier doucement en accusant une baisse de fréquentation. Mais, de toute façon, neuf millions, c'est monstrueux, on était déjà à saturation.* » Quinze millions de visiteurs par an, c'est 40 000 personnes par jour, six personnes par minute.

Anticipant les problèmes qu'une telle affluence pourrait engendrer, le diocèse s'est converti à un « système de réservation gratuite » : une application informatique, créée par des spécialistes de la régulation des flux, donnant la possibilité de s'inscrire dès l'avant-veille ou le jour même sur une plage horaire, pour éviter l'attente sur le parvis. Sourire entendu d'un donateur : *« Si le clergé veut passer au paiement d'un droit d'entrée, il n'y aura plus qu'un pas à franchir. »*

« Ce n'est pas l'idée », s'étonne Laurent Prades. Selon le régisseur général de Notre-Dame, l'alternative pour sécuriser les files d'attente qui se formaient devant les portes était d'installer des sas de sécurité autour des abords, comme à la tour Eiffel. *« Mais c'était bunkériser le parvis, on a préféré cette solution pour le laisser libre d'accès. Et puis l'application donne un horaire d'arrivée, mais pas d'horaire de sortie. Si vous devez rester pour prier, ou méditer, personne ne viendra vous mettre dehors. Et un quota de places restera ouvert sans réservation. »*

M. Prades, c'est l'homme qui, le jour de l'incendie, revient aussitôt de Versailles, où il est en visite pour récupérer le trésor dans le reliquaire. C'est lui qui détient toutes les clés. Il est aussi le plus ancien habitant des lieux. A 50 ans, il a passé la moitié de sa vie dans l'édifice, dont il connaît le moindre recoin... Les prêtres passent, les salariés restent. Ceux-là forment une caste à part, non ecclésiastique mais attachée à la cathédrale. C'est Yves Castagnet, l'organiste de chœur ; Henri Chalet, qui dirigeait déjà la maîtrise bien avant qu'un de ses oncles – un certain Laurent Ulrich – ne devienne archevêque.

En interne, on a surnommé ces laïcs « la bande à Belle-Ile », parce que Olivier Josse, le secrétaire général, a, sur l'île bretonne une maison où tout ce petit monde se retrouve pour les vacances. D'aucuns y voient un contre-pouvoir à celui des chasubles. Le carrelage (rénové) de la cathédrale figure un échiquier glissant.

« Un pape, c'est encombrant »

Dans ce monde complexe qui n'aime pas se laisser déchiffrer, le silence le plus intrigant reste celui du pape. Son absence aux cérémonies de réouverture, les 7 et 8 décembre, apparaît incompréhensible aux fidèles. Pas à M^{gr} Ulrich : *« Je le savais depuis longtemps. J'étais allé le voir après ma nomination, à l'été 2022. Je lui avais demandé s'il viendrait pour l'inauguration fin 2024. Il m'avait répondu : "Non, je poursuis mes voyages dans les petits pays, dans les pays où l'Eglise n'est pas très importante ou en difficulté." Cela correspond à la façon dont il envisage son ministère, à son habitude de se rendre plutôt là où ses prédécesseurs ne sont pas tellement allés. Les situations difficiles du monde, c'est ça, sa grande préoccupation. Il y a quelques mois, je l'ai encore invité officiellement par une lettre. »* Sans résultat. La lettre d'Anne Hidalgo, ou les demandes insistantes d'Emmanuel Macron auprès du Vatican n'ont pas eu plus d'effet.

Le pape, donc, ne viendra pas. L'excuse est imparable : ce jour-là, tous les cardinaux sont réunis en consistoire à Rome où François doit en nommer vingt et un. La main du Tout-Puissant ne lui a pas encore donné le don d'ubiquité. L'affaire est entendue.

Du côté du diocèse, cette absence était même souhaitée, dit-on, dans les milieux cléricaux. « *Un pape, c'est encombrant* », fait remarquer M^{sr} Chauvet, qui peut s'enorgueillir d'y avoir accueilli Benoît XVI, en 2008. Si François avait été présent le 7 décembre, c'eût été à lui d'ouvrir les portes de la cathédrale, à lui de donner la messe, éclipsant l'archevêque, lui volant son moment. Plus largement, sa venue aurait éclipsé la réouverture de Notre-Dame. Sa visite en elle-même serait devenue l'événement.

A l'Élysée, en revanche, l'absence du pape est prise comme un camouflet : cinquante chefs d'Etat écoutant Macron sur le parvis et le pape aux abonnés absents ? La présidence se sera agitée jusqu'au bout pour faire bouger les lignes. Jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au 9 novembre, lorsque, en Corse, un archevêque trublion passé jusqu'ici sous les radars, M^{sr} Bustillo, annonce que le Saint-Père doit se rendre sur l'île pour un colloque, le 15 décembre. Une semaine après les cérémonies d'ouverture de Notre-Dame ! Un pied de nez à Paris ? Un pied de nez à la France ?

« Aller en Corse pour un colloque sur la piété populaire, c'est vraiment le style du pape François, son ecclésiologie. Cela me touche que sa façon de concevoir l'Eglise soit d'en faire une Eglise des gens, approuve M^{sr} Ulrich, conciliant. J'aurais juste préféré que ce ne soit pas une semaine après – je ne crois pas être le seul. » Au-dehors, en ce jour gris de novembre, le manteau neigeux étoufferait jusqu'au moindre soupir.